Clio. Femmes, Genre, Histoire

38 | 2013
Ouvrières, ouvriers

Les bizutages dans le monde ouvrier en France à l'époque contemporaine

The Practice of Ragging in the Working Classes (France XIX-XXth Centuries)

Xavier Vigna

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11616>

DOI : 10.4000/clio.11616

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 152-161

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Xavier Vigna, « Les bizutages dans le monde ouvrier en France à l'époque contemporaine », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11616> ; DOI : 10.4000/clio.11616

Tous droits réservés

Regards complémentaires

Les bizutages dans le monde ouvrier en France à l'époque contemporaine

Xavier VIGNA

Le bizutage désigne les pratiques sous la forme d'épreuves, de brimades, de chants, etc., que des « anciens » imposent aux « nouveaux » qui entrent dans une institution, le plus souvent scolaire, mais qui peut être militaire ou professionnelle. Ce temps d'entrée et d'épreuves, qui constitue aussi un moment de domination, se légitime par une tradition supposée et prétend fonctionner comme rite d'intégration. Le monde ouvrier, où la formation professionnelle s'est longtemps opérée sur le tas ou par apprentissage¹, connaît également des formes de bizutage, quelque anachronique que soit le terme. Mais ces pratiques sont mal connues, car informelles, critiquées ou à peine tolérées par les instances de régulation et le mouvement ouvrier, lequel a développé ses propres rituels², et n'apparaissent donc que dans les récits autobiographiques, les témoignages et de rares enquêtes.

En proposer une analyse permet de déplacer quelques clichés : contre une vision irénique d'une classe toujours et immédiatement solidaire, elle montre des formes horizontales de domination qui peuvent être d'une grande brutalité ; contre une vision des ouvrières seulement victimes sur le temps long de pratiques interpersonnelles et clandestines (car illégitimes) de cuissage de la part de leurs collègues ou supérieurs masculins³, elle signale que des femmes imposent aussi des

¹ Lequin 1989.

² Hobsbawm 1984 : 66-82.

³ Louis 1994 ; Bender 2004.

rites collectifs et publics qui comprennent une dimension sexuelle manifeste et, semble-t-il, presque exclusivement au détriment des jeunes hommes. En croisant analyse des rapports de genre et de domination, la présente contribution exhume et explore des pratiques qui, à la différence des bizutages scolaires, tel l'usinage des Arts et Métiers⁴, ne sont pas codifiées. De ce fait, elles oscillent entre trois polarités : rites de passage ; déchaînement pur de domination des aînés sur les cadets ; blague et chahut.

Du côté du rite de passage

Au milieu des années 1930, une ouvrière rapporte que des ouvrières d'une filature du Pays de Montbéliard agissaient ainsi⁵ :

Et puis, vous savez, les femmes, elles étaient encore assez méchantes aussi, dans le temps. Il est arrivé des sacrés coups, quand elles pouvaient choper un gosse ! On appelait ça « lui passer les poutres au chaud ! » Les femmes, elles étaient mariées hein ! elles attrapaient un gosse de douze, treize ans et puis si elles voyaient que le gosse était un peu timide, elles le déculottaient. Pour l'embêter. C'était vraiment idiot. Il y avait des gamines qui étaient « passées au chaud » pour voir si elles avaient des poils. Quand on dit que les ouvrières de la Filature, elles n'étaient pas bien renommées, dans le temps, on comprend ça !

Ces manières de bizutage sexuel concernent donc de jeunes ouvriers que des matrones déculottent, tandis que les filles ne sont qu'exceptionnellement concernées⁶. La pratique se retrouve ailleurs dans la région pour la même branche industrielle⁷. Dans les mines du Nord, après la Première Guerre mondiale au moins, ce sont des trieuses appelées localement les « cafu », qui barbouillent la verge des garçons avec de la graisse de berline⁸, justifiant par-là l'opprobre dont elles sont

⁴ Cuche 1985.

⁵ Goux 2003 : 211.

⁶ Dans l'Angleterre de l'entre-deux-guerres également, des ouvrières sont parfois accueillies par des manières de rites, mais sans dimension sexuelle. C'est cependant plutôt à l'occasion de leur mariage que sont organisés des fêtes et des jeux dans les ateliers ; voir Todd 2005 : 153, 157.

⁷ Hug & Rigoulot 1980 : 24-25.

⁸ Viseux 1991 : 101-102.

accablées, à l'instar de leurs camarades stéphanoises, les clapeuses⁹. De telles brimades perdurent tardivement dans le siècle, puisque à l'usine nancéienne Permal dans les années 1970, une ancienne ouvrière, Germaine, organisait une « cérémonie qu'elle réservait aux nouveaux. D'habitude, un petit commando d'ouvrières kidnappait la "bleusaille", la déculottait, pour lui enduire le sexe de cirage »¹⁰.

Par ces brimades imposées à de jeunes et/ou à des nouveaux ouvriers peu de temps après leur entrée dans l'univers industriel, les ouvrières humilient et relèvent : elles semblent en effet à la fois moquer une espèce d'impuissance de ces jeunes – ce sexe enduit de graisse ne sert à rien – et les enjoindre de la surmonter – mais il pourrait servir. La brimade fonctionne ainsi comme un rite du passage de l'enfance à l'âge adulte, l'entrée dans le travail, au moment de la puberté, ouvrant potentiellement à la sexualité. C'est la raison pour laquelle, des hommes pratiquent également ces brimades : dans le textile roubaisien des années 1880, des garçons sont déshabillés et masturbés pour voir s'ils sont des hommes¹¹.

Cette mise à nu, dans un bizutage valant initiation¹², présente une analogie avec le conseil de révision, autre moment initiatique des jeunes hommes de 20 ans qui, déshabillés, voient leur virilité exposée et, littéralement, vérifiée¹³. C'est sans doute pour cela que dans une brasserie lilloise des années 1930, la tradition consiste à faire « passer le conseil » à l'apprenti, c'est-à-dire à le déculotter¹⁴, l'apprenti en question et futur leader syndical, Eugène Descamps, jouant des poings pour y échapper.

Mais le bizutage comme initiation présente également une dimension professionnelle marquée, notamment dans les métiers à l'identité forte comme les typographes et les ouvriers du Livre. Chez les typographes des Lumières, l'apprenti est un souffre-douleur,

⁹ Lequin 1997 : 3367.

¹⁰ Rondeau 1988 : 74.

¹¹ Marty 1996 : 48. Des ouvrières du nord-ouest des États-Unis se livrent aux mêmes brimades appelées *sunning*, peut-être importées du Yorkshire au début du xx^e siècle : Blewett 2006 : 325-327.

¹² Pillon 2012 : 74-79.

¹³ Perrot 1996.

¹⁴ Georgi 1997 : 31.

faisant toutes les tâches ingrates, et qui subit des moqueries, devant aller chercher, par exemple, « un marteau à enfoncer les espaces fixes » ou « la machine à cintrer les guillemets »¹⁵. Or, ce type de bizutage, qui moque l'incompétence voire la naïveté du jeune, et souligne par contraste la maîtrise professionnelle des ouvriers faits, perdure. En octobre 1969 encore, un apprenti du Livre parisien doit trouver « la pompe à gonfler les rouleaux »¹⁶ ; mais pour mâter l'orgueil des jeunes frais émoulus de l'école Estienne, les anciens n'hésitent pas à leur faire piler des bouchons de liège dans un bain d'ammoniac... La dimension professionnelle du bizutage peut d'ailleurs parfaitement coexister avec ou succéder à la dimension sexuelle : ainsi, à Boulogne-Billancourt en 1941, un arpette qui deviendra « choumac » (chaudronnier dans l'argot ouvrier) doit chercher l'inexistant trusquin à pédale, mais son camarade lui signale des bizutages autrefois plus rudes, et notamment la « bite au cirage »¹⁷.

C'est naturellement dans le compagnonnage que la dimension professionnelle de ces usages est la plus importante. Car ces rites d'initiation, tantôt appelées cérémonies, tantôt réceptions et baptêmes, marquent bien la parfaite maîtrise d'un savoir-faire¹⁸. Ils reproduisent d'ailleurs parfaitement les trois phases identifiées par Arnold Van Gennep dans les rites de passages, à savoir la séparation, la transition puis l'incorporation¹⁹. Sauf que ces rites donnent parfois également à voir des formes particulièrement brutales de brimades, qui renvoient à une autre polarité du bizutage : la domination brutale, voire sadique.

Du côté de la domination pure

En 1909 en effet, sous le pseudonyme de Jean Connay, Henri Bricheteau raconte avec luxe de détails la brutalité inouïe des rites des Charpentiers du Devoir au détriment des aspirants baptisés

¹⁵ Minard 1989 : 78-79 et 147-150.

¹⁶ Thévenin 2006 : 175-176.

¹⁷ Maroli 1977 : 40-43.

¹⁸ Truant 1994 : 80 *et sq.*

¹⁹ Van Gennep 1981 [1909] : 146-147. Il n'évoque que très brièvement les entrées dans les professions, signalant simplement que l'apprentissage dans les corporations se terminait par un rite d'agrégation.

« renards », tels qu'ils se sont déroulés en 1884²⁰. Le « baptême », qui dure environ une grosse semaine, multiplie les épreuves appelées « passages », et où la violence va *crescendo* : les aspirants sont ainsi frappés et flagellés à de multiples reprises. Au cours de la 7^e nuit, se déroule le 6^e passage appelé « La Noue et le tablier de couvreur », décrit comme suit : après que les renards ont été déshabillés,

On lui [le renard] passe dans l'anus un bout de chandelle de 10 à 12 centimètres de long, on le laisse sortir à peine d'un centimètre ; le numéro 1 **arrache avec ses dents** le bout de chandelle : on appelle cela *boulonner et déboulonner l'escalier* ; ensuite, on verse doucement du vin sur l'échine du derrière en petite rigole venant jusqu'à l'anus que l'on lave avec le vin, il faut que le numéro 1 boive, **le nez dans l'anus de son collègue** ; ce que l'on dit *boire à la noue* ; ensuite, le dernier se met debout, serre ses testicules le plus qu'il peut, on les emplit de vin, et le numéro 1 boit le tout ; on appelle cela *boire dans le tablier du couvreur* ; voilà les secrets et les beaux mystères du compagnonnage ; le premier a fini, sauf qu'à la fin c'est à lui que l'on met le *boulon* et qui fait boire dans le *tablier*. Ce passage est quelquefois très long, car il y en a beaucoup qui vomissent²¹.

Le scandale provoqué par la révélation progressive de ces pratiques (on oblige également les renards à avaler des excréments et de l'urine) aboutit d'ailleurs à une réforme de ce baptême entre 1905 et 1907. Ce rituel comprend manifestement des « situations d'homosexualité » que l'on retrouve dans le baptême du mousse, chez les marins, au XIX^e siècle : après avoir bu de l'alcool et reçu du tabac, il est déshabillé et son corps est frictionné avec du gravier. Les aînés le *briquent* selon le terme consacré. Les autres *le salent*. Avec de grosses poignées de vers de terre, ils lui pétrissent les parties génitales jusqu'à ce qu'il s'évanouisse ou se pâme²².

Dans le même temps, la brutalité presque sadique de ces pratiques fait écho à la violence que subissent les enfants travaillant comme ouvriers : les autobiographies ouvrières²³ et les études²⁴ signalent un quotidien fait de brimades et de coups censés apprendre le métier à ces jeunes et/ou sanctionner une erreur. Dès lors, la domination brutale

²⁰ Connay 1909 : 120-183 ; Truant 1994 : 297-305.

²¹ Connay 1909 : 153.

²² Sohn 2009 : 164-165.

²³ Truquin 2006 [1988] : 19-23 ; Chabot 1978 : 70-77.

²⁴ Heywood 1988 : 135-138 ; Perrot 1996 : 108 ; Sohn 2009 : 383-386.

que constitue aussi le bizutage ne constitue jamais que le moment radicalisé et virtuellement ultime (parce qu'ensuite, la victime est devenue adulte) d'une violence banale : ainsi, en 1871, un mécanicien de Douai porte plainte parce que son fils sellier – arnacheur a été victime d'un bizutage par trois ouvriers, qu'il a été frappé, barbouillé de couleur sur la figure et la bouche, et qu'ils lui ont coupé les cheveux dans une manière de tonte approximative. Or, ces violences se prolongent longtemps. En 1935 encore, sur les chantiers maritimes du Sud-Ouest à Bordeaux, un arpette rouquin subit les brimades particulièrement odieuses d'un ouvrier plus âgé surnommé Tarzan, notamment l'étirement : le jeune est saisi par un ouvrier qui le hisse sur son dos puis s'accroupit ; un deuxième ouvrier lui maintient les pieds de sorte que le jeune en position horizontale ne peut plus guère bouger. C'est alors qu'un troisième ouvrier, Tarzan, se déculotte et frotte ses fesses sur le nez de l'apprenti, au milieu des rires de l'assistance²⁵.

Comme dans tous les bizutages, la violence et l'humiliation qui les constituent fonctionnent comme des rappels à l'ordre, et entendent marquer toute l'importance de la hiérarchie, « les barrières et les niveaux » à l'intérieur du métier²⁶, notamment à ceux, les apprentis, qui découvrent un monde et une hiérarchie qu'ils entendent bien contester puisqu'ils vont inévitablement s'élever. Humilier et frapper publiquement ces néophytes est donc une manière de leur montrer un monde hiérarchisé, auquel ils doivent d'abord se soumettre, dont ils doivent accepter les codes et les coutumes, pour en faire ensuite vraiment partie.

Car le bizutage fonctionne toujours avec l'idée que le bizut deviendra bizuteur, la victime bourreau, une fois l'agrégation à la communauté professionnelle réalisée. C'est le paradoxe, ou bien plutôt l'alibi, du bizutage que de manifester une violence pure mais/et agrégatrice, une domination brutale mais/et intégratrice : les bizuteurs prétendent humilier et dominer temporairement pour mieux accueillir définitivement. C'est pourquoi, ces moments de violence sont aussi emplis des rires de ceux qui y assistent. Le métier ouvre en effet à une camaraderie tissée dans les luttes et au quotidien avec les jeux de

²⁵ Loth 2010 : 13-14.

²⁶ Lequin 1997 : 3373.

maines, les fausses rixes, les plaisanteries et, précisément, les rituels²⁷. De fait, le bizutage ouvrier relève aussi de la blague.

Du côté de la blague et du chahut

Dans le Paris des années 1920, raconte un ouvrier de la chaussure²⁸ :

On pratiquait blagues et brimades, surtout à l'encore des nouveaux ; c'était la tradition. À part le « quand-est-ce ? », libation de bienvenue que tout embauché devait payer à la communauté d'atelier, on y pratiquait ce qu'on appelle ailleurs le bizutage. Le coup classique était le « passage à la colle ».

Les anciens s'étaient concertés, ils choisissaient le moment où le nouveau passait à leur portée pour lui tomber dessus à plusieurs. Ils le renversaient par terre et pendant que les uns le maintenaient au sol, on lui ouvrait la braguette : l'un deux, rapidement glissait un pinceau enduit de colle de Vienne dans l'ouverture.

Plus le pinceau était gros, plus l'initié était englué et plus les copains étaient ravis. Non qu'ils fussent plus méchants que d'autres, mais les occasions n'étaient pas si fréquentes de rigoler un brin et cette détente assez grossière ne s'embarrassait pas de critères moraux.

Pour mon compte, je subis plusieurs fois l'épreuve de la colle, et, pas plus innocent que mes collègues, je participai aussi au bizutage des nouveaux.

Une fois encore, le bizutage présente un caractère sexuel marqué d'autant que les hommes n'utilisent pas leurs mains mais un pinceau, évitant ainsi tout geste équivoque²⁹. L'intérêt du récit est également de rappeler que le bizutage s'accompagne du « quand est-ce », la boisson que le novice doit offrir à ses aînés, signalée ailleurs³⁰, qu'il suscite l'hilarité des « copains », et surtout qu'il peut se reproduire à plusieurs reprises. À ce titre, le bizutage ne fonctionne plus comme rite de passage, par définition unique, mais relève davantage des plaisanteries commises entre pairs³¹ et des chahuts dans les ateliers. Il y a là un vaste domaine que les sciences sociales n'ont, à ma

²⁷ Lequin 1997 : 3373.

²⁸ Michaud 1983 : 89.

²⁹ Pillon 2012 : 78.

³⁰ Loth 2010.

³¹ Pillon 2012 : 92-97.

connaissance, guère exploré. En effet, les écrits ouvriers³² et les enquêtes³³, signalent la fréquence de ces blagues et chahuts qui sont à la fois des moments de convivialité et d'affrontement, manifestant une complicité et une rivalité, réunissant parfois hommes et femmes, jeunes et anciens, et qui présentent une dimension corporelle importante. De fait, la victime privilégiée des blagues est tantôt le nouveau, tantôt la vieille connaissance. Et c'est aussi pourquoi, le bizut qui subit la blague doit s'efforcer de faire bonne figure et accepter l'affront : il y va de sa capacité à s'agréger à un collectif de travail.

*

Cette exhumation des pratiques de bizutage se prête difficilement à leur historicisation³⁴. Difficile en effet de cerner leur évolution, même s'il y a tout lieu de supposer qu'elles ont sensiblement diminué avec l'allongement de la scolarisation (obligatoire jusqu'à 14 ans à partir de 1936 et 16 ans à partir de 1967 en France) et de la formation des jeunes ouvriers d'une part, du recul des formes les plus spécifiques de la culture ouvrière d'autre part, avec une transformation lente du rapport aux corps des enfants enfin qu'on ne saurait maltraiter comme autrefois³⁵. De même, en Angleterre, l'entrée des femmes dans la composition à partir du milieu des années 1970, a conduit les ouvriers d'imprimerie à remplacer les cérémonies brutales d'intégration par des fêtes³⁶. En outre, à titre d'hypothèse, on pourrait articuler leur diminution avec le développement d'une immigration ouvrière extra-européenne, dont la présence aurait en quelque sorte interdit ces jeux corporels, à forte connotation sexuelle, que sont les bizutages : comme si la différence raciale, fantasmée évidemment, avait en quelque sorte bloqué ces jeux et la promiscuité qui les accompagne ; ou, formulée autrement, comme si l'idée qu'un homme

³² Lime 1949 : 77 ; Durand 2006 : 1^{re} partie ; Corouge & Pialoux 2011.

³³ Aumont 1953 : 128 ; Lüdtké 2000 : 44-50 ; Willis 2011.

³⁴ Hobsbawm 1984 : 68.

³⁵ Merci à Éliane Le Port pour cette suggestion.

³⁶ Merci à Siân Reynolds pour cette information.

« arabe » ou « noir » – dont on peut rappeler qu'il est assigné, dans un imaginaire imprégné de représentations coloniales, aux deux pôles d'ailleurs contradictoires de la passivité homosexuelle et du surmâle violeur ou proxénète³⁷ – pût assister, ou pire participer, à un bizutage d'un jeune garçon ou, *horresco referens*, d'une jeune fille français(e), *i.e.* « blanc(he) », était proprement intolérable.

En tous cas, leurs fonctions apparaissent plus clairement. De la même manière que l'usinage vise à rendre les pièces, et donc aussi les bizuts, parfaitement homogènes, ces pratiques, qui sanctionnent ou accélèrent tout un processus de socialisation, tendent en partie à consolider les collectifs de travail ouvriers, en intégrant, même brutalement, un novice. Mais dans le même temps, le bizutage transmet, d'une manière qui se veut plus ou moins souriante, le sens et le respect d'une hiérarchie qui est indissociablement générationnelle et professionnelle. La blague relève ainsi de l'informel³⁸, et peut ainsi fonctionner comme un rappel à l'ordre³⁹. En outre, dans la mesure où il comprend une dimension sexuelle parfois très explicite, ce type de bizutage contribue sans doute à renforcer encore, dans les représentations, l'association entre masculinité ouvrière et virilité ; avoir surmonté ces épreuves prouve à l'ouvrier et à ses camarades « qu'il en a » et qu'à ce titre, il mérite sa place au milieu de ses pairs, tout aussi bien pourvus que lui par conséquent. Enfin, le rôle parfois actif des ouvrières dans le bizutage traduit leur importance dans l'entretien d'une culture d'atelier, et montre qu'elles peuvent également s'amuser à défier les codes de la respectabilité⁴⁰. Mais ces brimades participent sans doute aussi, avec les jurons, les obscénités et les provocations aux modes féminins de résistance au patriarcat dans les ateliers, sur lesquels il reste beaucoup à travailler.

³⁷ Blanchard 2008 : 210-213.

³⁸ Willis 2011 : 52.

³⁹ De même, dans l'Oural, la blague ouvrière permet de rappeler les consignes de sécurité aux oublieux ou aux imprudents : Blazes 1997.

⁴⁰ Robertson 2005.

Bibliographie

- AUMONT Michèle, 1953, *Femmes en usine. Les ouvrières de la métallurgie parisienne*, Paris, Spes.
- BENDER Daniel E., 2004, « 'Too Much of Distasteful Masculinity': Historicizing Sexual Harassment in the Garment Sweatshop and Factory », *Journal of Women's History*, 15/4, p. 91-116.
- BLANCHARD Emmanuel, 2008, « Le mauvais genre des Algériens : des hommes sans femme face au virilisme policier dans le Paris d'après-guerre », *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, 27, p. 209-224.
- BLAZES Valentin, 1997, « Le folklore des ouvriers russes », *Revue des études slaves*, 69/4, p. 645-655.
- BLEWETT Mary H., 2006, « Yorkshire Lasses and Their Lads: Sexuality, Sexual Customs, and Gender Antagonisms in Anglo-American Working-Class Culture », *Journal of Social History*, 40/2, p. 317-336.
- CHABOT Michel, 1978, *L'Escarbille. Histoire d'Eugène Saulnier, ouvrier verrier*, Paris, Presses de la Renaissance.
- CONNAY Jean, 1909, *Le Compagnonnage, son histoire, ses mystères*, préface de Léon et Maurice Bonneff, Paris, L'Union des charpentiers de la Seine.
- COROUGE Christian & Michel PIALOUX, 2011, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*, Marseille, Agone.
- CUCHE Denys, 1985, « Traditions populaires ou traditions élitistes : rites d'initiations et rites de distinction dans les Écoles d'Arts et Métiers », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 60, p. 57-67.
- DURAND Marcel, 2006, *Grain de sable sous le capot*, Marseille, Agone.
- GEORGI Frank, 1997, *Eugène Descamps, chrétien et syndicaliste*, Paris, Éditions de l'Atelier.
- GOUX Jean-Paul, 2003 [1^{re} éd. 1986], *Mémoires de l'enclave*, Arles, Actes Sud – Babel.
- HEYWOOD Colin, 1988, *Childhood in Nineteenth Century France. Work, Health, Education among the « classes populaires »*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOBBSBAWM J. Eric, 1984, *Worlds of Labour. Further Studies in the History of Labour*, London, Weidenfeld & Nicolson.
- HUG Eugène & Pierre RIGOULOT, 1980, *Le Croque-rave libertaire. Mémoires (1898-1980) d'un ouvrier du Pays de Montbéliard*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui.
- LEQUIN Yves, 1989, « L'apprentissage en France au XIX^e siècle : rupture ou continuité ? », *Formation Emploi*, 27-28, p. 91-101.
- , 1997 [1^{re} éd. 1992], « Le métier », in Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de l'histoire*, tome 3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 3351-3384.

- LIME Maurice, 1949, *Les Belles journées*, Paris-Bordeaux, Éditions Bière.
- LOTH Bruno, 2010, *Apprenti. Mémoires d'avant-guerre*, Antony, La boîte à bulles.
- LOUIS Marie-Victoire, 1994, *Le Droit de cuissage. France, 1860-1930*, Paris, L'Atelier.
- LÜDKTE Alf, 2000, *Des Ouvriers dans l'Allemagne du 20^e siècle. Le quotidien des dictatures*, Paris, L'Harmattan.
- MAROLI Richard, 1977, *Tu seras choumac*, Paris, Librairie du Compagnonnage.
- MARTY Laurent, 1996 [1^{re} éd. 1982], *Chanter pour survivre. Culture ouvrière, travail et techniques dans le textile. Roubaix 1850-1914*, Paris, L'Harmattan.
- MICHAUD René, 1983, *J'avais vingt ans. Un jeune ouvrier au début du siècle*, Paris, Syros.
- MINARD Philippe, 1989, *Typographe des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon.
- PERROT Michelle, 1996, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine », in Giovanni LEVI & Jean-Claude SCHMITT (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Seuil, p. 85-141.
- PILLON Thierry, 2012, *Le Corps à l'ouvrage*, Paris, Stock.
- ROBERTSON Emma, 2005, « 'It was Just a Real Camaraderie Thing': Socialising, Socialisation and Shopfloor Culture at the Rowntree Factory, York », in Krista COWMAN & Louise A. JACKSON (eds), *Women and Work Culture, Britain c. 1850-1950*, Aldershot, Ashgate, p. 107-120.
- RONDEAU Daniel, 1988, *L'Enthousiasme*, Paris, Quai Voltaire.
- SOHN Anne-Marie, 2009, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil.
- THÉVENIN Jean-Louis, 2006, « Mort d'un métier, mort d'un monde ». Entretien avec J.-L. Thévenin ouvrier du Livre, *Drôle d'époque*, 19, p. 175-188.
- TODD Selina, 2005, *Young Women, Work, and Family in England 1918-1950*, Oxford, Oxford University Press.
- TRUANT Cynthia Maria, 1994, *The Rites of Labor. Brotherhood of Compagnonnage in Old and New Regime France*, Ithaca & London, Cornell University Press.
- TRUQUIN Norbert, 2006 [1^{re} éd. 1888], *Mémoires d'un prolétaire*, Marseille, Le mot et le reste.
- VAN GENNEP Arnold, 1981 [1^{re} éd. 1909], *Les Rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris, Picard.
- VISEUX Augustin, 1991, *Mineur de fond*, Paris, Plon.
- WILLIS Paul, 2011, *L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, Marseille, Agone. [trad. de *Learning to Labour*, Farnborough, UK, Saxon House, 1977, par Bernard Hoepffner].